Delphine DENIS, Anne-Élisabeth SPICA, dirs,
Littératures classiques, 50, « Les langages au XVIIe
siècle »

Paris, H. Champion, Print. 2004, 399 p.

Agnès Steuckardt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5462>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5462

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

Pagination : 412-414

ISBN : 978-2-86480-859-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Agnès Steuckardt, « Delphine DENIS, Anne-Élisabeth SPICA, dirs, *Littératures classiques*, 50, « Les langages au XVIIe siècle » », *Questions de communication* [En ligne], 7 | 2005, mis en ligne le 22 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5462> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5462>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Delphine DENIS, Anne-Élisabeth SPICA, dirs, *Littératures classiques*, 50, « Les langages au XVIIe siècle »

Paris, H. Champion, Print. 2004, 399 p.

Agnès Steuckardt

RÉFÉRENCE

Delphine DENIS, Anne-Élisabeth SPICA, dirs, *Littératures classiques*, 50, « Les langages au XVIIe siècle » Paris, H. Champion, Print. 2004, 399 p.

- 1 Le numéro 50 de *Littératures classiques*, consacré aux « Langages du XVIIe siècle », nous invite à réviser notre représentation de l'attitude des classiques à l'égard du langage : plutôt qu'une période de stabilisation quelque peu autoritaire de la langue, le XVIIe siècle a été, selon le titre donné à la présentation de l'ouvrage, le temps de « l'inquiétude des signes » (p. 5). La première partie, intitulée « La langue à l'épreuve du langage », donne à lire ce doute linguistique chez les philosophes du langage, les grammairiens et, plus largement, les gens de lettres. À la faveur de la polysémie du mot « langage », attestée dès le XVIIe siècle, comme le rappellent les éditrices (pp. 7-8), le volume accueille dans une seconde partie intitulée « Langage et expression » des travaux portant sur des domaines très variés, allant de la sorcellerie à l'opéra. Si ces contributions diverses piquent la curiosité, on préférera revenir ici sur les études centrées sur le « langage verbal » : elles partagent le projet d'entreprendre un réexamen de ce que fut, au XVIIe siècle, l'institution du français.
- 2 Le recueil ne dissimule pas l'empreinte laissée par Michel Foucault, Michel de Certeau, Louis Marin, Roland Barthes sur les études classiques : chez eux, le questionnement sur la langue se muait systématiquement en un questionnement sur langue et pouvoir. Philippe Joseph Salazar relit chez Louis Marin la prégnance dans le siècle louis-quatorzien d'une rhétorique épideictique ou, en d'autres termes, d'« un langage de

consentement » (p. 127) ; Dominique Bertrand s'inscrit avec bonheur dans une problématique sociolinguistique en relevant les processus d'euphémisation à l'œuvre dans les locutions du « larronnage », qui font dire par exemple du soldat volant le paysan qu'il « vit sur le bonhomme » (p. 220). Tel n'est plus cependant le fil directeur des travaux ici présentés : dans l'institution du français, elles voient plutôt un processus incertain qu'un aboutissement brutal ; travaillant au plus près des textes, avec abondance de citations, elles veulent montrer les doutes, les débats, les polémiques qui traversent cette période. Dès lors, parviennent-elles à conjurer le risque de « se figer dans un néo-positivisme éclectique et tolérant, prudent et pointilleux » qui, en définitive, pourrait nous priver de « tout sentiment de «concernement» à l'égard du XVII^e siècle », comme le craint Hélène Merlin-Kajman dans la dernière livraison de la revue *XVII^e siècle* (2004, p. 167) ? Il semble que la modernité surgisse non seulement dans l'écriture – à lire des formules telles que la « crypto-idéologie du scriptural », ou la « rhétorique de l'image sonore », Alceste aurait peut-être pesté contre le méchant goût de notre siècle –, mais aussi dans les thèmes choisis : la question du sens lexical, posée avec insistance par le traitement automatique des langues, celle du sujet, revenu en force depuis la fin du structuralisme, celle de la mémoire et de la trace du passé portée par la langue, celle encore de la civilité. Dans l'espace de cette note, arrêtons-nous sur quatre contributions qui soulèvent ces questions, dessinant des ponts entre classicisme et modernité.

- 3 Le problème de la définition a occupé une place centrale dans la philosophie classique. Gilles Siouffi souligne l'intérêt des analyses de Bacon, en particulier sur les mots abstraits, vecteurs de la pensée, mais aussi de ses errances. Des mots tels que « être » et « devenir » résistent à la définition de type aristotélicien : à quel « genre » les rattacher ? Dans l'élaboration d'un modèle de langue rationnelle, Pascal bute sur le même écueil : il faut renoncer à définir « lumière » ou « temps ». Le « souci de définition », dont Gilles Siouffi montre la récurrence non seulement chez Bacon et Pascal, mais aussi chez Leibniz et Locke, laisse en suspens la question de ces « primitifs » dans la langue rationnelle du philosophe, et, *a fortiori*, dans la langue naturelle.
- 4 Le discours grammatical ne semblait guère propice à aborder l'expression de la subjectivité ; c'est pourtant là l'intéressante enquête à laquelle nous convie Nathalie Fournier : traquant dans six grammaires classiques les marques énonciatives, elle dégage la personnalité de leurs auteurs. Jusqu'à la fin du siècle, le grammairien utilise un « nous », qui réfère à une communauté linguistique française – où il s'inclut – définie par opposition aux locuteurs étrangers, notamment anglais. Nathalie Fournier repère, dans le *Traité de la grammaire française* de Régnier-Desmarais (1705), le « passage de *nous disons* à *on dit* » (p. 180), qui signe l'institutionnalisation de la discipline.
- 5 La relation au passé linguistique est appréhendée par Claire Badiou-Monferran à travers le cas des expressions figées. Alors que le Moyen Âge et la Renaissance avaient cultivé la connaissance des proverbes, au point d'ailleurs d'appeler « proverbe » toute locution, le siècle de la table rase cartésienne semble se défier de ce prêt-à-parler fourni par la tradition. Le « décri des expressions figées » (p. 146) culmine dans *La Comédie des proverbes* (1633) d'Adrien de Monluc : enchaînant, suturant une locution à l'autre, la pièce tend à démontrer par cette accumulation, l'inanité de l'énoncé formulaire. D'autres pourtant, au nombre desquels les Académiciens, tiennent à transmettre ce trésor lexical, considérant que « les locutions constituent autant de

soutiens mnémotechniques à la transmission d'une culture linguistique sans la connaissance et l'exercice de laquelle le lien social se distend et la civilité n'est plus » (p. 162).

- 6 C'est sur ce thème de la civilité que revient Hélène Merlin-Kajman. D'abord, elle pose une utile distinction entre la notion de norme et celle de bon usage : la première qui « fonctionne de façon impersonnelle en homogénéisant les comportements » se caractérise par l'absence de décision du sujet ; le second, au contraire, est établi par la décision du public – un public qu'en fait « il représente en l'instituant » (p. 234). Si l'époque moderne a pu interpréter l'ironie comme une pratique émancipatrice de la norme, voire comme une « réplique anti-fasciste » face aux normes du langage (Alain Berrendonner, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Éd. de Minuit, 1981, p. 239), elle apparaît, dans une logique du bon usage, comme une regrettable incivilité ; loin de la juger libératrice des normes, Hélène Merlin-Kajman nous décrit une ironie qui « a son code, ses règles » enregistrés par les dictionnaires et qui « se présente plutôt comme une sanction collective » (p. 240). Gageons qu'ici encore les classiques ont pu adopter des positions contradictoires, à l'instar de La Fontaine, qui, en deux vers, déclare, envers l'art du rire, autant de défiance que de révérence : « On cherche les rieurs, et moi je les évite. Cet art veut sur tout autre un suprême mérite » (*Fables*, VIII, 8, « Le rieur et les poissons »).
- 7 Ne visant évidemment pas ce « suprême mérite » – même si l'on trouve par exemple chez Claudine Nédellec ou Dominique Bertrand une gaîté toute lafontainienne –, l'important recueil édité par Delphine Denis et Anne-Élisabeth Spica possède assurément celui, presque aussi grand, d'éveiller le doute ; dans le même esprit que le numéro de la revue *XVIIe siècle*, cité plus haut, il nous invite à comprendre, pour transposer une formule qu'y emploie Hélène Merlin-Kajman à propos du classicisme, la « substance historique – une substance contradictoire, riche en débats, *dysharmonique* » de la question de la langue au XVIIe siècle.

INDEX

oeuvrecitee Littératures classiques, 50, « Les langages au XVIIe siècle » - (Delphine Denis et Anne-Élisabeth Spica, 2004)

AUTEURS

AGNÈS STEUCKARDT

DIPRALANG, université de Provence-Montpellier3
 Agnes.Steuckardt@univ-montp3.fr